

rencontrèrent des objets plus étranges. Là étaient des armes en faisceaux qui ne ressemblaient pas à celles que manient sur le champ de bataille les delhis dont le front est ceint d'un turban; on y voyait des glaives dont la garde et la lame étaient étrangères; une de ces lames était rougie — par un crime peut-être! Ah! le sang se verse-t-il sans crime? On voyait aussi sur une planche une coupe qui paraissait contenir autre chose que du sorbet. Que signifiait tout cela? Elle se tourna pour voir son Sélim : — « Oh! est-ce bien lui? »

IX.

Il avait dépouillé sa robe magnifique; le haut turban ne couronnait plus son front; mais à sa place un châle rouge, légèrement roulé à l'entour de sa tête, ceignait ses tempes; ce poignard, dont la garde était ornée d'une perle digne d'un diadème, n'éclatait plus à sa ceinture, où l'on voyait seulement des pistolets sans ornements; à son baudrier pendait un sabre, et sur son épaule était négligemment jeté le manteau blanc, cette mince capote que porte le Candiotte errant; par-dessous, — sa veste à plaques d'or recouvrait sa poitrine comme une cuirasse; au-dessous du genou, ses bottines étaient revêtues de lames d'argent. N'eût été l'air de commandement qui éclatait dans son regard, son accent, son geste, on l'eût pris au premier abord pour un jeune galiongi ⁵.

X.

« J'ai dit que je ne suis pas ce que je semble; tu vois maintenant que je t'ai dit vrai. J'ai à te raconter des choses que jamais tu n'aurais pu imaginer; si elles sont véritables, que d'autres en portent la peine. C'est en vain que je voudrais encore te taire ce récit, je ne puis consentir à le voir l'épouse d'Osman; mais si tes lèvres elles-mêmes ne m'avaient appris combien j'occupe de place dans ce jeune cœur, je ne pourrais, je ne devrais pas te révéler encore les noirs secrets du mien. Ici, je ne parle pas de mon amour; c'est au temps, à la vérité et au péril à le prouver. Mais d'abord,

— oh! je t'en conjure! ne sois jamais la compagne d'un autre! — Zuleika! je ne suis pas ton frère! »

XI.

« Tu n'es pas mon frère! — Rétracte cette parole. — Dieu! me voilà donc laissée seule sur la terre à pleurer.... je n'ose pas maudire — le jour qui fut témoin de ma naissance solitaire! Oh! maintenant tu ne m'aimeras donc plus! J'ai senti mon cœur défaillir, il pressentait un malheur; mais non, vois toujours en moi ce que j'étais, ta sœur, — ton amie, — ta Zuleika. Peut-être m'as-tu amenée ici pour me tuer; si tu crois avoir des motifs de vengeance, tiens, voilà ma poitrine! — frappe! Mille fois plutôt être morte que de vivre étrangère à toi, et peut-être pire encore, car je vois maintenant pourquoi Giaffir a toujours paru ton ennemi; — et moi, hélas! je suis la fille de Giaffir, et c'est à cause de moi que tu fus méprisé, outragé. Si tu me laisses vivre, — et que je ne sois plus ta sœur, oh! dis-moi d'être ton esclave! »

XII.

« Mon esclave, Zuleika! — non, c'est moi qui suis le tien. Mais, ma bien-aimée, calme ce transport : ton sort continuera à être lié au mien, je le jure par le temple du Prophète! Que cette pensée soit un baume à ta douleur! Que les versets du Coran gravés sur la lame de mon sabre en dirigent les coups pour nous protéger tous deux au jour du péril, si je tiens ce serment solennel. Le nom dans lequel ton cœur avait mis jusqu'ici ton orgueil, ce nom doit changer; mais, apprends-le, ô ma Zuleika! les liens qui nous unissaient se sont relâchés, mais non pas rompus, quoique ton père soit mon plus mortel ennemi. Mon père était à Giaffir ce qu'à toi semblait être Sélim; ce frère consumma le trépas d'un frère, mais épargna mon enfance, et me berça d'une illusion mensongère qu'on peut aujourd'hui lui rendre. Il m'éleva, non avec tendresse, mais comme le neveu d'un Caïn ⁶; il me surveilla comme un lionceau qui ronge sa chaîne, et qui peut un jour la briser. Le sang de mon père bouillonne dans chacune de mes veines; cepen-

dant, pour l'amour de toi, je différerai ma vengeance, quoique je ne doive plus rester ici. Mais d'abord, bien-aimée Zuleika, apprends comment Giaffir accomplit cet odieux forfait.

XIII.

« Comment leurs dissentiments devinrent de la haine, si ce fut l'amour ou l'envie qui les rendit ennemis, peu importe, et je l'ignore; il suffit des torts les plus légers pour troubler le repos des âmes ombrageuses. Le bras d'Abdallah était fort à la guerre; les chants des Bosniaques en ont conservé la mémoire, et les hordes rebelles de Paswan n'ont pas oublié combien un tel hôte leur était odieux; mais je ne dois te raconter ici que sa mort, funeste ouvrage de la haine de Giaffir, et comment la découverte du secret de ma naissance, quel qu'en soit d'ailleurs le résultat, m'a rendu libre.

XIV.

« Quand Paswan, après de longues années de combats livrés d'abord pour défendre sa vie, puis pour assurer sa puissance, prit dans les murs de Widdin une attitude trop fière, nos pachas se rallièrent autour du trône impérial; les deux frères ne furent pas les derniers ni les moindres d'entre les chefs puissants qui accoururent, et chacun d'eux amena des forces séparées. Ils déployèrent aux vents leurs queues de cheval, et vinrent dans la plaine de Sophie planter leurs tentes et occuper chacun le poste qui leur était assigné; assigné, hélas! inutilement à l'un d'eux! Qu'est-il besoin de tant de paroles? Par l'ordre de Giaffir, un poison subtil comme son âme, versé dans la coupe mortelle, envoya Abdallah au ciel. Au retour de la chasse, couché dans son bain et brûlé par la fièvre, il ne soupçonnait pas que, pour éteindre sa soif, la colère d'un frère lui préparait un semblable breuvage: un serviteur gagné apporta la coupe, il en but une gorgée; il ne lui en fallut pas davantage! Si tu doutes de la vérité de mon récit, Zuleika, interroge Haroun, — il te confirmera mes paroles.

XV.

« Le crime consommé, et la révolte de Paswan comprimée, bien que jamais domptée, Giaffir obtint le pachalick d'Abdallah; — tu ne sais pas tout ce que, dans notre divan, peut au pire des hommes procurer la richesse. — Les honneurs d'Abdallah furent conférés à un homme couvert du sang de son frère; il est vrai que cette acquisition épuisa presque ses trésors mal acquis, mais il les eut bientôt remplacés. Veux-tu savoir comment? Regarde ces terres incultes, et demande au paysan décharné si ses gains lui payent ses sueurs! — Pourquoi le farouche usurpateur m'a épargné et a partagé avec moi son palais, je l'ignore. La honte, le regret, le remords, le peu de crainte inspiré par un enfant, et puis l'adoption d'un fils par celui à qui le ciel n'en avait point accordé, quelque intrigue inconnue, un caprice, ont pu contribuer à me sauver la vie; — mais cette vie n'est point paisible: il ne peut, lui, faire fléchir son caractère hautain, ni moi lui pardonner le sang d'un père.

XVI.

« Dans son palais, ton père a des ennemis; tous ceux qui rompent son pain ne lui sont pas dévoués: à ceux-là si je révélais ma naissance, le nombre de ses jours, de ses instants même, serait court. Ils n'ont besoin que d'une volonté qui les guide, que d'une main qui leur montre où il faut frapper. Mais Haroun est le seul qui connaisse et qui ait jamais connu cette histoire dont le dénouement approche. Élevé dans le palais d'Abdallah, il occupait dans son sérail l'emploi qu'il occupe ici. — Il le vit mourir. Mais que pouvait un simple esclave? Venger son maître? hélas! il était trop tard; ou soustraire son fils à un destin semblable? c'est ce qu'il fit; et lorsqu'il vit l'orgueilleux Giaffir heureux et triomphant sur les ruines de ses ennemis vaincus, de ses amis trahis, il conduisit aux portes de son palais l'orphelin sans appui; il demanda qu'on épargnât ma vie, et ne le demanda pas en vain. On eut soin de cacher ma naissance à tout le monde, et surtout à moi: c'est ainsi que la sûreté de Giaffir fut garantie. Bientôt il quitta la Roumélie et vint fixer sa résidence

sur la rive asiatique, loin des bords du Danube et des possessions de mon père. Haroun est le seul qui me connaisse; ce Nubien a senti que les secrets d'un tyran sont des chaînes dont le captif s'affranchit avec joie, et m'a révélé toutes ces choses et d'autres encore. Ce sont là les hommes qu'Allah, dans sa justice, envoie aux coupables : — des esclaves, des instruments, des complices, — jamais des amis.

XVII.

« Tout cela, Zuleika, est dur à entendre; mais ce qui me reste à te dire le sera bien plus encore : dussent mes paroles blesser ta timidité, je ne dois rien te cacher. Je t'ai vue tressaillir en voyant ce costume, et cependant je l'ai souvent porté et le porterai longtemps encore. Ce galiongi, auquel tu as engagé ta foi, est le chef de ces hordes de pirates qui ont leurs lois et leurs vies au bout de leurs épées; ta pâleur doublerait au récit de leur effrayante histoire. Ces armes que tu vois, mes soldats les ont apportées; les bras qui les manient ne sont pas loin; c'est aussi pour ces hommes grossiers qu'est remplie cette coupe; dès qu'ils l'ont vidée, ils ne reculent plus. Que notre Prophète leur pardonne! ce n'est que dans le vin qu'ils sont infidèles.

XVIII.

« Que pouvais-je faire? Proscrit ici, amené à force d'insultes à désirer l'exil, laissé dans l'oisiveté, — car les craintes de Giaffir m'interdisaient le coursier et la lance; — et cependant, — ô Mahomet! combien de fois le despote ne m'a-t-il pas outragé en plein divan, comme si ma faible main s'était refusée à tenir la bride et le glaive! Il alla même à la guerre sans moi, et me laissa ici inactif, inconnu, abandonné avec les femmes aux soins d'Haroun, sevré d'amour et de gloire; pendant que toi, — dont la tendresse, tout en m'amollissant peut-être, m'avait longtemps consolé, on t'envoya à Brouse pour y attendre l'issue des combats. Haroun, qui me vit porter avec douleur le joug de mon inaction, consentit, non sans effroi, à laisser partir son captif, et brisa ma chaîne pour une saison, en me faisant promettre de revenir la veille du jour où le commandement de Giaffir

serait expiré. Je chercherais inutilement à te peindre l'ivresse qui inonda mon cœur quand mon regard, libre enfin, contempla la terre, l'Océan, le soleil et le ciel, comme si mon âme les eût pénétrés, et que toutes leurs plus intimes merveilles me fussent apparues! Un seul mot peut te peindre tout ce que j'éprouvai en ce moment : — j'étais libre! Ton absence même cessa de m'être pénible; le monde, — le ciel même, étaient à moi!

XIX.

« L'esquif d'un Maure fidèle me transporta loin de ce rivage oisif. Je brûlais de voir les îles semées comme des perles sur le diadème de pourpre de l'Océan : je les visitai l'une après l'autre, et les vis toutes⁹; mais quand et où je me suis joint à ces hommes avec qui j'ai juré de triompher ou de mourir, j'aurai le temps de te le raconter quand nos projets seront accomplis et que notre destinée sera fixée.

XX.

« Il est vrai que c'est une réunion d'hommes sans lois, aux formes peu attrayantes, au caractère peu endurant; il s'y trouve réunis des individus de toutes les croyances, de tous les pays; mais une franchise sans bornes, un bras toujours prêt à frapper, l'obéissance aux ordres de leur chef, un cœur qui ne recule devant aucune entreprise et ne voit jamais rien avec les yeux de la crainte, l'amitié pour chacun, la fidélité pour tous, et la vengeance vouée à ceux qui succombent, voilà ce qui en fait des instruments précieux pour servir des projets plus importants encore que les miens. J'ai étudié de près les plus distingués d'entre eux; mais je prends surtout conseil de la prudence du Frank circonspect. Il en est qui s'élèvent à de plus hautes pensées. Ici les derniers patriotes de Lambro¹⁰ jouissent d'une liberté anticipée; et rassemblés autour du feu de la caverne, on les entend souvent discuter des plans chimériques pour briser le joug des rayas¹¹. Que leurs cœurs se soulagent en paroles; qu'ils s'entretiennent de l'égalité des droits, chimère que l'homme n'a jamais connue. Et moi aussi, j'aime la liberté! Oui! qu'on me laisse errer sur les flots comme jadis le patriarche de la

mer¹², ou mener sur la terre la vie nomade du Tartare! Ma tente sur le rivage, ma galère sur l'Océan, sont pour moi plus que les cités et les séraïls. Emporté par mon coursier ou poussé par la brise, à travers les sables du désert ou l'écume des vagues, où tu voudras, bondis, mon cheval barbe! glisse, ma proue légère! Mais, ô ma Zuleika! sois l'étoile qui guide mes pas errants! partage et bénis ma nacelle; plane sur mon arche, colombe de paix et de promesse! ou, puisque cet espoir nous est refusé dans un monde agité, sois l'arc-en-ciel levé sur ma vie orageuse, le rayon du soir dont le sourire écarte les nuages et colore le lendemain d'un rayon prophétique. Bénis — comme les sons que le muezzin fait entendre du haut des murs de La Mecque aux pèlerins purs et prosternés à sa voix, caressants — comme cette mélodie des jours de la jeunesse qui arrache une larme furtive à l'éloge muet, doux — comme le chant natal à l'oreille de l'exilé, — résonneront les accents si chers de ta voix longtemps aimée! Pour toi, dans ces îles brillantes un boudoir est préparé, beau comme Aden¹³ au premier jour de sa création. Mille glaives, avec le cœur et le bras de Sélim, attendent, s'agitent, prêts à protéger ou à frapper à ton commandement! Entouré de ma bande, Zuleika auprès de moi, je parerai ma fiancée des dépouilles des nations! On peut bien échanger contre de tels soucis et de telles joies la langueur et l'oisiveté du harem. Je ne m'aveugle pas sur ma destinée: partout m'attendent d'innombrables périls et un unique amour. Que la fortune me soit contraire, que de faux amis me trahissent, ton cœur adoré me payera de tous mes travaux. Qu'il m'est doux de songer qu'aux jours les plus sombres de mes malheurs, dussé-je trouver tout changé autour de moi, toi seule me resterais fidèle! Que ton âme ait la fermeté de celle de Sélim! que la mienne soit pour toi tendre comme est la tienne! et, mettant en commun nos douleurs et nos joies, que nos pensées se confondent et que rien ne nous sépare! Une fois libres, mon devoir m'appellera à la tête de ma troupe; amis entre nous, ennemis du reste des hommes, en cela nous ne faisons que suivre la pente fatale-

ment assignée par la nature à notre espèce guerroyante. Vois! là où cesse le carnage, ou s'arrête la conquête, l'homme fait une solitude qu'il nomme la paix! Moi aussi, je veux, comme les autres, user de mon adresse et de ma force; mais je ne veux de territoire que la longueur de mon sabre. Le pouvoir ne règne qu'à la condition de diviser; il n'a de ressource que dans l'heureuse alternative de la ruse ou de la force: que la force soit notre ressource, à nous! la ruse viendra plus tard, quand les villes nous auront renfermés dans la geôle sociale. Là, ton âme elle-même pourrait faillir. — Que de fois la corruption a ébranlé des cœurs que le péril n'avait pu faire fléchir! Et plus souvent que l'homme encore, on a vu la femme, dès que la mort ou l'infortune, ou même seulement une disgrâce, avait frappé celui qu'elle aimait, se plonger dans le sein des plaisirs, et déshonorer..... Loin de moi le soupçon! il n'est point fait pour Zuleika! Mais, après tout, la vie n'est qu'un jeu de hasard; et ici, il ne nous reste rien à gagner, mais nous avons beaucoup à craindre. Oui, à craindre! — l'incertitude, la peur de te voir ravie à mon amour, soit par la puissance d'Osman, soit par la volonté inflexible de Giaffir; cette crainte disparaîtra devant la brise favorable que l'Amour a promise pour cette nuit à ma voile. Nul danger ne peut effrayer le couple qu'a béni son sourire; qu'importe que leurs pas soient errants? leurs cœurs sont en repos. Avec toi, toutes les fatigues me seront douces, tous les climats auront des charmes; la terre, la mer, tout nous sera égal; notre monde sera dans nos bras. Les vents peuvent mugir sur le pont de ma galère, pourvu que je sente tes bras me presser d'une vive étreinte. Le dernier murmure de mes lèvres sera, non un soupir vers la vie, mais une prière pour toi. Le courroux des éléments ne peut effrayer l'Amour qui n'a pas de plus redoutable ennemi que la Civilisation; là sont les seuls écueils qui puissent retarder notre course: *ici* des dangers d'un moment, *là* des années de naufrage! Mais loin de nous les pensées qui revêtent des formes effrayantes! Ce moment doit accomplir notre évasion ou l'empêcher à jamais. Je n'ai plus que quelques

mots à ajouter pour terminer mon récit. Toi, tu n'as qu'un mot à dire, et les flots nous entraînent loin de nos ennemis. Oui, nos *ennemis* ! Diminuera-t-elle, la haine que me porte Giaffir ? Et n'est-il pas ton ennemi, cet Osman qui voudrait nous séparer ?

XXI.

« Je fus de retour au temps fixé pour sauver la tête de mon gardien, et garantir sa fidélité de tout soupçon. Peu de personnes savaient, et nul ne fit connaître, que j'avais ainsi erré sur les flots, et voyagé d'île en île. Depuis cette époque, bien que je sois séparé de ma troupe, et qu'il ne m'arrive que rarement de quitter la terre, aucune expédition ne se fait et ne se fera qu'elle n'ait été concertée et ordonnée par moi : je forme le plan, j'adjuge les dépouilles ; il convient que je prenne une part plus active aux travaux. Mais mon récit a trop duré ; le temps presse ; ma barque est à flot, et nous ne laissons derrière nous que des objets de haine ou de crainte. Demain Osman arrive avec sa suite ; — cette nuit doit briser ta chaîne ; et si tu veux sauver ce bey orgueilleux, peut-être même la vie de celui à qui tu dois la tienne, à l'instant même partons, — partons ! Cependant, quoique j'aie reçu ta foi, si, effrayée de ce que je viens de t'apprendre, tu veux rétracter ce serment volontaire, je reste ici ; — oui, résolu à ne pas souffrir que tu sois l'épousée d'un autre, je reste, au péril de ma tête ! »

XXII.

La vierge demeura muette et immobile, comme cette statue de la Douleur, alors qu'ayant perdu son dernier espoir une mère devint marbre ; tout, dans Zuleika, offrit l'image d'une jeune Niobé. Mais avant que ses lèvres ou son regard eussent répondu, le portique du jardin fut soudain éclairé par la lueur éclatante d'une torche ; une seconde brilla bientôt, puis une autre, et une autre encore : « Oh ! fuis ! mon... — tu ne l'es plus ; — fuis, ô mon plus que frère ! » Dans toutes les parties du jardin étincelle la rouge clarté des torches menaçantes ; et il n'y a pas que des torches, — car chaque main droite tient un glaive nu. Ils se divisent, cherchent, revien-

nent sur leurs pas, et brandissent l'acier brillant à la lueur des flambeaux. A leur suite on aperçoit Giaffir, furieux et agitant son cimenterre. Ils approchent, ils touchent presque la grotte : — ah ! cette grotte sera-t-elle le tombeau de Sélim ? »

XXIII.

Il demeura intrépide : — « Le moment est venu, — bientôt passé ; — un baiser, Zuleika : — c'est mon dernier ! Mes hommes ne sont pas loin du rivage, ils entendront peut-être ce signal, et verront du moins la lumière de mon arme ; mais ils sont trop peu nombreux ; — c'est un acte téméraire ; n'importe, — encore cet effort ! » En même temps il s'avança vers l'entrée de la caverne : l'écho répéta au loin la détonation de son pistolet. Zuleika ne tressaillit pas, ne pleura pas ; le désespoir glaça ses yeux et son cœur. — « Ils ne m'entendent pas ! ou, s'ils rament vers nous, ils n'arriveront que pour me voir mourir. Ce bruit a attiré nos ennemis de ce côté. Sors de ton fourreau maintenant, glaive de mon père ; jamais tu ne vis un combat plus inégal ! Adieu, Zuleika ! — ma bien-aimée ! retire-toi ; cependant reste dans la grotte : — tu y seras en sûreté. Avec toi, sa colère s'exhalera en paroles. Ne bouge pas, de peur que quelque lame, quelque balle égarée ne t'atteigne. Ne crains rien pour lui. — Que je meure plutôt que de chercher ton père dans cette lutte ! non, — quoiqu'il ait versé ce poison ; non, — quoiqu'il m'ait appelé lâche ! Mais présenterai-je humblement ma poitrine à leur acier ? non ; et, ton père excepté, ils vont sentir mes coups ! »

XXIV.

D'un bond il s'élance sur la rive. Déjà le plus rapproché de ceux qui le poursuivent est tombé à ses pieds, et n'offre plus qu'une tête béante, un tronc palpitant ; un autre subit le même sort : mais un essaim d'ennemis l'entoure ; à droite, à gauche, il se fraie un passage, et déjà il touche presque les flots : son bateau approche, il n'en est plus séparé que par une longueur de cinq rames ; ses compagnons font des efforts désespérés. Arriveront-ils à temps pour le sauver ? Déjà les vagues les plus avancées mouillent ses pieds ; ses soldats plongent dans la baie, leurs sabres brillent à travers l'écume

couverts d'eau, — ardents, infatigables, ils luttent contre les flots; — les voilà qui touchent la terre! Ils viennent — pour grossir le nombre des victimes. — Le meilleur de son sang a rougi l'onde amère.

XXV.

Échappé aux balles, à peine effleuré par le glaive, trahi, entouré, Sélim avait atteint l'endroit où la rive et les vagues se touchent. Déjà son pied s'imprimait pour la dernière fois sur le sable, son bras portait le dernier coup de mort. — Oh! pourquoi s'est-il retourné pour voir encore celle que son regard cherchait en vain? Ce léger délai, ce fatal regard va décider sa mort ou river pour jamais sa chaîne. Au milieu des périls et des douleurs, combien l'espérance est lente à abandonner les amants! Il avait le dos tourné à la vague écumeuse; derrière lui et tout près étaient ses compagnons; tout à coup une balle a sifflé dans l'air: « Ainsi tombent les ennemis de Giaffir! » Quelle est cette voix? A qui cette carabine? A qui cette balle qui a résonné dans les ombres de la nuit, tirée de trop près pour ne pas donner la mort? A toi, — meurtrier d'Abdallah! Ta haine donna au père un lent trépas; le fils a trouvé une fin plus prompte: le sang qui jaillit à gros bouillons de sa poitrine rougit la blanche écume de la mer; — si un gémissement tenta de s'exhaler de ses lèvres, il fut étouffé par les vagues mugissantes!

XXVI.

L'aurore écarte lentement les nuages; il ne reste du combat que peu de trophées; aux cris qui avaient fait retentir la baie, dans l'ombre de la nuit, a succédé le silence; le théâtre du carnage en conserve encore quelques vestiges, tels que des tronçons d'épée; des traces de pas et l'empreinte de mains convulsives se voient encore sur le sable; plus loin une torche brisée, un bateau sans rames; et, à l'endroit où la mer touche la plage, on aperçoit au milieu des algues une capote blanche! elle est déchirée en deux, elle porte une tache rouge que la vague ne peut effacer. Mais celui qu'elle couvrait, où est-il? Vous qui voulez pleurer sur sa dépouille, allez la demander aux vagues qui le transportent le long du promon-

toire de Sigée et le rejettent sur la rive de Lemnos. Les oiseaux de mer planent en criant sur la proie que leurs becs affamés épargnent encore, pendant que, secouée sur son oreiller sans repos, sa tête se soulève, bercée par le balancement des flots. Cette main, dont le mouvement n'est pas de la vie, semble faire un effort pour se dresser menaçante, tantôt se levant avec la vague, tantôt s'abaissant avec elle. Et qu'importe que ce cadavre repose dans une tombe vivante? L'oiseau qui déchirera ce corps abattu ne fera que priver les vers de la proie qui leur revient. Le seul cœur qui eût saigné, les seuls yeux qui eussent pleuré en le voyant mourir, qui eussent vu ses membres dispersés réunis dans une tombe, et arrosé de larmes de deuil son turban funéraire¹⁴, ce cœur s'est brisé, — ces yeux se sont fermés — même avant les siens.

XXVII.

Auprès des vagues d'Hellé une voix de deuil se fait entendre; les yeux des femmes sont humides, et pâle est la joue des hommes. Zuleika! dernier rejeton de la race de Giaffir! l'époux qu'on te destinait est venu trop tard: il ne voit pas, il ne verra pas ton visage! Les sons lointains du wul-wulleh¹⁵ n'arrivent-ils pas à son oreille? Tes femmes qui pleurent sur le seuil, les voix qui chantent l'hymne funèbre du Coran, les esclaves qui, les bras croisés, attendent en silence, les gémissements du palais, les cris de douleur emportés par la brise, lui apprennent ton destin! Tu n'as pas vu tomber ton Sélim! Dans cet instant terrible où il sortit de la grotte, ton cœur se glaça? Il était ton espoir, — ta joie, — ton amour; — il était tout pour toi, — et cette dernière pensée pour celui que tu ne pouvais sauver suffit pour te donner la mort; tu jetas un cri déchirant, et puis tout fut tranquille. Paix à ton cœur brisé, à ta tombe virginale! Heureuse de n'avoir perdu de la vie que ce qu'elle a de pire! Cette douleur, — bien que profonde, — bien que fatale, — elle fut ta première! Trois fois heureuse de n'avoir jamais à ressentir ni à redouter les tourments de l'absence, de la honte, de l'orgueil, de la haine, de la vengeance, du remords! et cette angoisse qui est plus que de la

démence ! ce ver qui ne dort pas et ne meurt jamais ; cette pensée qui rembrunit les jours et rend les nuits horribles, qui craint l'ombre et fuit la lumière, qui circule autour du cœur palpitant et le déchire ! oh ! pourquoi ne pas le consumer, — et s'éloigner ensuite ? Malheur à toi, pacha imprudent et impitoyable ! En vain tu couvres ta tête de cendres, en vain tu revêts le cilice de cette même main qui versa le sang d'Abdallah, — de Sélim ; qu'elle arrache maintenant ta barbe dans l'accès d'un inutile désespoir : celle dont ton cœur était fier, la fiancée promise à la couche d'Osman, celle que ton sultan n'eût pu voir sans la vouloir pour épouse, ta fille est morte ! Espoir de ta vieillesse, rayon solitaire de ton crépuscule, elle s'est couchée, l'étoile qui brillait sur les rives d'Hellé ! Qui a éteint sa lumière ? — le sang que tu as répandu ! Écoute, Giaffir : à cette question de ton désespoir : « Mon enfant, où est-elle ? » — l'écho répond : « Où est-elle ? »

XXVIII.

Dans l'enceinte où brillent des milliers de tombeaux, au-dessus desquels élève son feuillage sombre le cyprès attristé mais plein de vie, car il ne se fane jamais, quoique chacune de ses branches et de ses feuilles soit empreinte d'une éternelle douleur, comme celle d'un premier amour malheureux, — il est un lieu qui fleurit toujours, même dans ce jardin de la mort ; une rose solitaire y déploie son éclat doux et pâle : on la dirait plantée des mains du Désespoir, — tant elle est blanche et frêle ; — il semble que la brise la plus légère va disperser ses feuilles dans les airs, et cependant c'est en vain qu'elle est assaillie par la gelée et les orages, c'est en vain qu'une main plus impitoyable que les frimas l'arrache aujourd'hui à sa tige, — demain la voit refleurir ! Un génie la cultive avec amour et l'arrose de larmes célestes ! les filles d'Hellé peuvent croire qu'elle n'a rien de terrestre ; la fleur qui brave le souffle destructeur de la tempête épanouit ses boutons sans l'abri d'un berceau, et n'a besoin pour fleurir ni des pluies printanières, ni des chaleurs de l'été. Là, chante tout le long de la nuit un oiseau invisible, — mais peu éloigné ; on ne voit pas ses ailes aériennes,

mais doux comme la harpe qu'une houri fait vibrer, résonnent ses chants ravissants et prolongés. On pourrait croire que c'est le bulbul ; mais quoique triste, la voix de ce dernier n'a pas de tels accents ; car ceux qui les entendent ne peuvent plus s'éloigner ; ils restent là et se prennent à pleurer comme s'ils aimaient en vain ! Et néanmoins, les larmes qu'ils versent sont si douces, c'est une douleur si dégagée de crainte, qu'ils ne voient qu'avec peine l'aurore interrompre ce mélancolique concert, et voudraient prolonger encore leur veille et leurs larmes, tant ses chants ont un charme enivrant ! Mais aux premières lueurs du jour, cette magique mélodie expire. Il en est même (et c'est ainsi que les doux rêves de la jeunesse nous abusent, mais qui aurait le courage de les blâmer ?), il en est qui, dans les inflexions de cette voix touchante, ont cru reconnaître le nom de Zuleika. C'est de la cime de son cyprès que résonne dans l'air ce doux nom ; c'est dans l'humble terre qui recouvre sa cendre virginale que la rose blanche a les racines de sa tige. Il y a quelque temps on y mit un marbre ; le soir le vit placer, — le matin il avait disparu ! Ce ne fut pas une main mortelle qui put enlever cette masse profondément fixée en terre, et la transporter sur le rivage ; car, si nous en croyons les légendes d'Hellé, ce fut là qu'on le retrouva le lendemain, à l'endroit même où était tombé Sélim, baigné par ces mêmes flots qui avaient dénié à son corps une sépulture plus sainte. On dit que la nuit on voit s'incliner en cet endroit une tête livide coiffée d'un turban ; et aujourd'hui ce marbre gisant au bord des ondes s'appelle « l'oreiller du Fantôme du Pirate ! » Au lieu où il était d'abord, continue à fleurir cette rose de tristesse et de deuil, solitaire, humide, froidement pure et pâle, semblable à la joue de la beauté qui pleure au récit de quelque infortune.

NOTES DU CHANT DEUXIÈME.

¹ Avant d'envahir la Perse, Alexandre visita le tombeau d'Achille, et déposa sur l'autel une couronne de laurier. Il fut imité par Caracalla. Ce dernier même empoisonna, dit-on, un de ses amis, nommé Festus, pour avoir l'occasion d'instituer de nouveaux jeux patrocliens. J'ai vu les mou-

tons paître sur les tombeaux d'Œsietes et d'Antiloque. Le premier est au milieu de la plaine.

² Lorsqu'on frotte l'ambre, il s'en exhale un parfum qui, sans avoir beaucoup de force, n'est pas désagréable (*not disagreeable*).

³ La croyance aux amulettes gravés sur des pierres ou enfermés dans des boîtes d'or est encore générale en Orient; ils se composent de versets du Coran; on les porte suspendus au cou, au poignet ou au bras. Le verset du Kursi (le trône), dans le second chapitre du Coran, qui décrit les attributs du Très-Haut, passe pour le plus efficace et le plus sublime de tous. Les personnes pieuses le portent de préférence.

⁴ *Combolio*, ou chapelet turc.

⁵ *Galiongees* ou *golongi*, un marin, c'est-à-dire un marin turc. Sur un vaisseau turc, les Grecs sont matelots, et les Turcs portent le mousquet. Leur costume est fort pittoresque. J'ai vu plus d'une fois le capitain-pacha le revêtir quand il voulait garder l'incognito. Ils ont ordinairement les jambes nues. Les brodequins que j'ai décrits comme argentés sont ceux que j'ai vus à un voleur arnaute qui avait quitté la profession, et chez qui je logeais, près de Gastouni, en Morée; ils étaient composés d'écaillés comme le dos d'une armadille.

⁶ Les allusions à un personnage ou à un événement de l'Ancien-Testament sont aussi communes chez les musulmans que chez les juifs. Les premiers se piquent même de mieux connaître la vie, souvent fabuleuse, des patriarches, qu'elle n'est racontée dans les livres saints, et, Adam ne leur suffisant pas, ils ont une biographie des préadamites. Salomon est le roi des sorciers, et Moïse un prophète qui ne le cède qu'au Christ et à Mahomet. Zuleika est le nom persan de la femme de Putiphar, et ses amours avec Joseph forment le sujet d'un des plus beaux poèmes orientaux. Il n'y a donc pas d'infraction à la couleur locale en mettant dans la bouche d'un musulman les noms de Caïn et de Noé.

[M. Murray ayant exprimé quelque doute sur l'emploi du nom de Caïn dans la bouche d'un infidèle, Byron lui envoya la note qu'on vient de lire — au bénéfice des infortunés. « Pour ma poésie en elle-même, dit-il, je n'en fais pas plus de cas que d'un pain de sucre; mais, pour la vérité des costumes et des paysages, je combattrais jusqu'à la mort. »]

⁷ Paswan Oglou, le rebelle de Widin, qui, pendant les dernières années de sa vie, brava le pouvoir de la Sublime-Porte.

⁸ Giafir, pacha d'Argyro-Castro ou de Scutari, je ne sais lequel des deux, fut mis à mort de la même manière par l'Albanais Ali. Pendant que j'étais dans le pays, Ali-Pacha épousa la fille de sa victime quelques années après cet assassinat, qui se consomma dans un bain à Sophia ou à Andrinople. Le poison fut mis dans une tasse de café que présente toujours un domestique avant le sorbet, lorsqu'on est habillé.

⁹ Les Turcs ne connaissent guère d'autres îles que celles de l'Archipel. C'est à cette mer que le texte fait allusion.

¹⁰ Lambro Canzani, Grec fameux par ses tentatives pour délivrer son pays. Abandonné par les Russes, il se fit pirate, et l'Archipel devint le

théâtre de ses exploits. On dit qu'il vit encore à Saint-Petersbourg. Lui et Riga sont les deux plus célèbres des révolutionnaires grecs.

¹¹ *Rayah*. On appelle ainsi tous ceux qui payent la capitation nommée *harâch*.

¹² Ce premier des voyages est du petit nombre de ceux que les Turcs se vantent de bien connaître.

¹³ *Jannat al Aden* est le séjour de l'éternité, le paradis des musulmans.

¹⁴ Il n'y a que les tombeaux des hommes qui portent un turban sculpté.

¹⁵ Chant de mort des femmes turques. Les esclaves sont silencieux l'étiquette musulmane ne leur permet point de laisser parître leur douleur en public.